

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°78 – décembre 2018/janvier 2019

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)



Buste de Novalis à Oberwiederstedt, photo extraite de Gerald Wahrlich, *Die Rettung des Novalis-Geburtshauses oder der Kampf gegen die Obrigkeit*, Wiederstedt, 2003.

*

YANETTE DELETANG-TARDIF [1902-1976]

Partie de Paul Valéry, dont elle a été un des plus brillants disciples, Mme Yanette Delétang-Tardif, à travers sept volumes de poésie – *Général, Vol des Oiseaux, Confidences des Iles, la Colline, Morte en songe...* – a rapidement évolué vers un art très souple qui admet tour à tour vers régulier et vers libre, et dans ses poèmes de nacre, les oiseaux blancs et les vagues de la mer, les nageuses suspendues aux ressacs du plus grand réel, provoquent radieusement le mystère en pleine lumière. Elle me dit :

– Tenter de définir, ce sera toujours tourner autour de ce noyau : *elle est essentiellement indéfinissable*. Ce que nous disons à propos d'elle est vrai selon notre acte, mais insuffisant vis-à-vis de

la certitude de la considérer comme le seul élément de connaissance et d'amour.

Qu'un dictionnaire reçoive donc l'unique définition qui devance et prolonge toutes les autres. Elle est de Novalis et elle affirme, avec la voix et le poids de tout ce qui est au monde, que « la poésie est le réel absolu ».¹

SECRET [1936]

Longtemps mêlée à la nuit la forêt
 Tout à coup s'éveille chevelure.
 Le vent léger ruisselle à travers boucles
 Jusqu'à la grotte où je dormais blessée.
 Un homme fuit devant le jour, la bouche
 Muette du sang qu'il but à la morsure.
 Son ombre passe sur des paysages de sommeil
 Il la tient devant lui comme une aile
 Mais il reste parmi les ronces
 De lourds lambeaux toujours battant
 Vers la plénitude ténébreuse.

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

LE ROMANTISME ALLEMAND

par Roger GILBERT-LECOMTE et Arthur ADAMOY

« La Poésie est le réel absolu... »

.....
 Le sens de la poésie est proche parent de la
 divination et, d'une façon générale, de l'intuition du voyant. »

Les bouleversements politiques et sociaux que nous vivons, entre autres révisions des valeurs, devraient inviter le Français contemporain à mieux connaître les littératures étrangères.

¹ Fernand Lot, « Notre enquête auprès des jeunes poètes », *Le Figaro littéraire*, 13 août 1938.

Sans une étude approfondie des littératures comparées, il est impossible à notre époque de se rendre compte historiquement de la genèse de tel ou tel mouvement spirituel dans une nation particulière. Il en va ainsi singulièrement du romantisme, bouleversement spirituel qui dépasse même les frontières de l'Europe. En Amérique, Edgar Poe eut une énorme influence sur les romantiques français de la seconde époque (Baudelaire, Villiers, Barbey d'Aurévilly, etc.).

Mais nos premiers romantiques, en particulier Hugo et Nerval furent avant tout (mise à part l'influence d'Ossian et de Byron) les fils spirituels du romantisme allemand. Aussi bien l'essence même du romantisme fut allemande.

Nous croyons utile de donner aujourd'hui un tableau général de ce que fut, dans ses origines et dans ses ambitions, le Romantisme allemand. Cette introduction sera suivie d'une série d'articles sur ses plus illustres représentants, poètes, métaphysiciens, essayistes.

Depuis que le monde est monde, c'est-à-dire pour nous depuis qu'il garde la mémoire, en dépit des civilisations diverses qui se sont succédé, en dépit des ruines, des sceptiques et des agnostiques qui ont parfois donné le ton à une époque entière (la Grèce de Périclès, la Renaissance italienne), il est frappant de constater que partout et toujours une grande voix monotone a fait retentir la même absurde vérité, scandaleusement, devant les mille aspects bigarrés de ce monde : il n'y a jamais eu, il n'y a, il n'y aura jamais qu'Un. Cet Un s'est déchiré en deux à la naissance du monde. Mais chaque naissance est une mort et à la fin des temps renaîtra l'Un.

Cette voix retentit au fond des temples souterrains de tous les mystères de tous les âges. Elle a clamé le meurtre d'Osiris, déchiqueté en cent parts, dispersé aux quatre vents de l'espace ; elle a chanté la longue quête d'Isis à travers le monde, retrouvant les fragments épars du dieu et reconstituant l'Unité par l'Amour. Elle a dit Adonis aux flancs fleuris de sang, pleuré et ramené à la vie par Aphrodite. Elle a dit le Christ crucifié, mort, descendu aux enfers et ressuscité le troisième jour.

Et maintenant qu'il n'y a plus de prophètes pour crier la vérité du sommet des hauts lieux, la voix ne s'est pourtant pas tout à fait éteinte : affaiblie, vacillante, elle se traîne de siècle en siècle, et parfois, en un ultime assaut, elle surgit encore, exsangue, mais surhumainement pure dans les bégaiements d'un poète. C'est de cette révélation que la poésie profane de nos jours tire encore toute sa lumière.



Les XVII^e et XVIII^e siècles à travers l'Europe n'avaient connu qu'un long sommeil de la véritable poésie. A l'aube du XIX^e siècle, le vent de l'esprit qui souffle où il veut, se lève, ressuscitant le phénix de ses cendres. Partout de grandes voix obscures commencent à monter. C'est l'aube du Romantisme européen qui allait pousser ses racines les plus profondes dans cette Allemagne métaphysique que Hugo devait appeler « l'Inde de l'Europe ».

Après des siècles de déchirement de l'âme, à l'heure de l'agonie des grandes religions établies, se dressant contre les vieilles et déplorablement stériles philosophies de progrès, nées de la jobardise de l'homme émerveillé par ses petites découvertes, voici la réclamation de l'enfant sevré du lait maternel, l'appel de l'homme assoiffé qui veut retourner aux sources obscures de l'Être : la protestation profonde du Romantisme.

Là où certains ne voient que fatras sentimental, nous voyons, nous, l'un des plus grands retournements de l'esprit humain.

Le plus sûr mérite à nos yeux du Romantisme, c'est d'avoir contraint l'homme à se tenir à l'extrême pointe de lui-même. En ouvrant les portes des puissances de l'Âme aux profondes inspirations du Rêve, de l'Amour et de la Mort, le Romantisme a rendu à l'homme sa noblesse primitive.

« Quand je donne aux choses communes un sens auguste, aux réalités ordinaires un aspect mystérieux, aux objets connus la dignité de l'inconnu, aux êtres finis un reflet d'infini, je les romantise » (Novalis).



Pour replacer le Romantisme dans son cadre historique, il faut et il suffit de systématiser l'histoire universelle de l'esprit humain en trois phases : deux passée, la dernière à venir. Aussi bien cette classification n'est pas une trouvaille individuelle, comme les trois états de l'humanité d'après Auguste Comte (ère primitive, ère scientifico-religieuse, ère positive), dont l'arbitraire saute aux yeux, ne serait-ce que parce qu'elle sous-entend un progrès linéaire indéfini, bien sujet à caution. C'est au contraire en se référant aux grands rythmes de la nature que tous les esprits prophétiques de l'humanité ont pensé qu'à l'homme primitif baigné dans l'Univers, encore non séparé de la Mère, vivant dans une unité profonde d'instinct et d'inconscience avec la vie, devait s'opposer douloureusement pour la genèse de l'homme véritable, une phase cruelle de séparation, celle que nous vivons depuis des siècles où

l'instinct et la puissance affective religieuse se perdent et se sclérose, où l'homme se sent atrocement seul et ne reprend puissance sur la nature que par une connaissance toute extérieure, abstraite, statistique des lois, des nombres et des phénomènes. Enfin, au XIX^e siècle, à l'époque du Romantisme, en même temps que s'exagéraient les derniers soubresauts de cet état d'esprit, naissait à l'inverse la réaction profonde de l'homme se retournant vers l'intérieur de lui-même, réaction qui prenait à l'origine l'allure du regret du passé, de l'Âge d'or et d'autre part, d'un égocentrisme total (idéalisme non dialectique, « le monde est ma représentation »), mais qui, loin d'en rester à cette nostalgie, devait devenir une synthèse des deux états précédents et éclairer ainsi le devenir de l'humanité, célébrer à nouveau les épousailles mystiques de l'homme et de la nature, non plus dans l'innocence primitive, mais avec l'expérience douloureuse de l'enfantement de la conscience.

Il s'agit de « rendre le corps libre et l'âme organique », écrira Novalis, c'est-à-dire de prendre conscience des fonctions obscures de l'organisme corporel et à la fois des lois cachées de la nature ; mais d'en prendre tellement conscience que cette conscience entraîne l'adhésion de la volonté. La seule liberté possible pour un homme lucide jusqu'à la voyance étant d'agir dans le sens du devenir du monde.

[A suivre]



LA WARTBURG

PAR LA COMTESSE IDA DE HAHN-HAHN

HENRI D'OFTERDINGEN.

Le chant de la force.

Je conviens que la lumière étincelante de l'amour se décompose en mille rayons, – que la source intarissable de la vie jaillit de mille bassins, aussi claire que le diamant, – mais un seul et même mot est répété par mille bouches, comme chacun de nous l'a éprouvé. –

Et heureusement pour nous que l'arbre de l'humanité, ainsi créé, s'élève robuste et puissant, et attire à lui la nourriture dont il a besoin, par ses racines, ses feuilles et ses branches ; heureusement

pour nous que les harmonies, dont nous n'avions qu'une vague idée, se manifestent à nous sans bornes, pénétrant dans chaque âme qui a soif de l'éternelle vérité.

Heureusement pour nous que – pareil au serpent qui, blessé, sait trouver parmi les ruchers la plante salutaire, – l'homme aussi sait choisir le baume qui le guérira de sa maladie et le disposera à un nouveau combat.

Cependant il n'existe qu'une chose qui puisse concentrer les rayons épars en un puissant globe de feu, faire sortir de toutes les bouches un seul son fort et retentissant, former des eaux des sources et des torrents une vaste mer portant un monde sur ses flots avec ses plaisirs et ses douleurs, – c'est la force ! –

Colonne haute et inébranlable, placée dans le sein de chaque homme, par la miséricorde du Créateur, pour notre salut ; – celui qui l'embrasse, dominera seul sur le monde. La dure pierre elle-même s'échauffera, le roc croulera à un signe de son regard.

Son sang coulerait à torrents, qu'il n'y prendrait pas garde et qu'il continuerait à aller en avant, car ses blessures lui prêtent des forces nouvelles. Il entend bourdonner à ses côtés les moqueries du public, qui ne connaît que les âmes communes. D'un mot il pulvérise la foule, – il sourit et – il a vaincu.

Ce qu'il veut, il l'obtient ; ce qu'il pense, il l'exécute ; ce qu'il hait, n'ose résister ; ce qu'il fait restera ; ce qu'il aime, sera élevé bien au-dessus d'un monde trompeur jusqu'au plus haut des cieux ; car la force et l'amour ne sont qu'un.

MINNELIEDER²

Minnelied d'Eschilbach.

Au-dessus des nuages habite mon amour, dans un palais d'air et de cristal, au-dessus des sphères de lumière et d'obscurité, par delà ce monde périssable et changeant.

Bercé sur un trône étincelant, il se penche vers moi ; un pays magnifique se déroule en rayonnant sous mes yeux.

Délices, rien que délices, partout ! A un signe de l'amour ; l'ange de la joie et les génies du plaisir versent dans mon sein leurs dons qui s'exhalent en parfums délicieux.

² Le *Minnelieder* chante un amour plus noble, plus chaste, plus idéal que le *Liebeslied*. J'ai cru devoir conserver l'expression allemande. (Note du Traducteur.)

Les zéphyr m'annoncent sa douce présence par leurs joyeux ébats. Les soucis terrestres s'écartent de ma route, chassés par son aile d'or. Oh ! reste dans ton éclat fantastique, ange enchanteur ! – Tu disparais ! La divine apparition serait-elle destinée à périr, la mort et le tombeau t'attendraient-ils ?

Oh reste ! car n'es-tu pas mon bien le plus cher ? Tu emportes mon âme vers les étoiles, tu lui donnes des désirs qui s'accomplissent au ciel. –

Minnelied de Veldeck

Quand je suis près de toi, âme de ma vie, je me sens un brûlant désir de chanter, et je n'ai pas de chant dans le cœur ! Je pose ma tête sur ton sein, les muses les plus graves se taisent, nous n'entendons que ce que dit l'amour.

Mes lèvres appellent tes baisers ; mon âme veut boire ta volupté et se baigner dans tes parfums, et en flots de feu coulent les joies et les douleurs de l'amour – échange de la vie la plus intime.

Ma main veut t'entourer, et caressante, se jouer autour de ton front et de tes joues – que doit donc encore te dévoiler mon cœur ? – Tu le sais déjà, je suis à toi ; tu le sens avec délices ; je suis tout à toi.

Mais, loin de toi, l'ardeur dont brûle mon cœur s'échappe en accords harmonieux : je cherche dans la poésie des joies pour soulager mes chagrins. Les vagues soulevées dans mon sein se couvrent d'écume, lorsque mon esprit est ravi dans les rêves du poète. – Dis-moi, ne sens-tu pas le baiser des esprits ?

Minnelied de Zwetzen.

Sans toi – le jour est sombre ; le ciel est triste, le soleil glacé ! Les choses de la terre m'accablent de leur poids, et aucune plainte ne console mon cœur. L'éclat doré de l'existence a disparu, et je sens le poids mortel du jour et des heures.

Sans toi – mon esprit languit, enchaîné dans de mornes rêveries ; et si, obéissant à sa nature il crée, ce ne sont que des fleurs déjà fanées. – De même que, quand l'automne est avancé, il ne fleurit que des roses pâles, moi aussi je ne puis fleurir – sans toi.

Sans toi – ma pauvre âme est craintive, incertaine, comme le petit oiseau que sa mère a abandonné, comme l'enfant qu'on chasse de la maison paternelle, comme une fleur dans une sombre caverne de rocher. – Des pensées de désespoir m'assaillent ; et pourtant je ne puis ni mourir, ni vivre sans toi.

Minnelied de Walter von der Vogelweide.

Recommence, ô ma lyre, tes magiques accords, pour célébrer ses éternelles louanges.

Je ne connais qu'un seul nom qui fasse toujours battre mon cœur ; mille autres peuvent être redits, sans qu'il en soit troublé.

Mais à ce doux nom, mon âme s'agite, l'amour inspire mon chant.

Et comme mon âme est attachée à la tienne – tu le sais, mais tu le pressens à peine ; elle soupire après une faveur de toi, et ce sera toujours pour toi – un rêve de poète.

Dans ce rêve de ma vie, il y a bien un sens plus profond que celui qui s'offre pour but de tous mes efforts.

Ne me refuse pas, colombe sans fiel, de t'appeler jusqu'à mon dernier jour la rose sans épine.

Minnelied de Bitterolf.

Vierge pure à qui je pense, pleine de miséricorde et de douceur ! – ah ! tu relèves, dans ta bonté compatissante, celui qui est opprimé ; – source de la patience divine !

Celui sur qui tu verses à torrents tes bienfaits, celui qui lit profondément dans ton regard, celui pour qui brillent les étoiles de ton amour, doit rester absorbé dans leur éclat, – il doit mourir, si cet éclat disparaît.

Cependant, par une grâce infinie, ton amour ne veut pas cesser, il veut briller éternellement comme les rayons du soleil, il veut nous conduire au port par un sentier uni.

L'amour terrestre brille d'un sombre éclat, comme la vie terrestre elle-même ; il naît souvent dans la douleur, meurt dans la douleur, s'agitant au moindre souffle.

La beauté terrestre – hélas ! je n'en connais pas de durable ! – Le printemps fugitif emporte les roses. – Qui restera pour recevoir des baisers, quand il n'y a plus de roses !

Mais ton amour ne peut perdre son éclat, ta beauté ne se flétrira jamais. Assise éternellement sur ton trône de diamants, tu resplendis, la tête ceinte d'une couronne d'étoiles, reine de tous les cieux.

Minnelied d'Ofterdingen.

Si j'osais lui laisser voir combien mon cœur est plein d'elle ! – Ah ! il est tout à elle ; mais jusqu'à présent il s'est enveloppé du silence.

Tremblant, je la contemple de loin ; muet et craintif, je respire à peine. Moi, si fier devant un prince, je la supplie avec angoisse de m'accorder un peu d'amour.

Depuis la prompte victoire que tu as remportée sur mon cœur, il me semble que tes traits me sont connus dès le berceau ;

Il me semble que dans nos jeux d'enfance, nous avons partagé les mêmes plaisirs, et que dans le tumulte du monde, mes sentiments pour toi se sont réveillés plus puissants ; –

Il me semble que l'amour unique que je t'ai conservé touchera ton âme, ô ma chérie !

Et que nos désirs de feu nous conduiront un jour l'un près de l'autre.

Oh, que je ne sois pas le seul qui se flatte d'une douce espérance ! – L'amour ne te donnera-t-il jamais à moi ? – sans toi, mon pauvre cœur n'a plus qu'à se briser.



A la Wartburg, septembre 2017, photo : Jean Moncelon.

LÉGENDES.

ESCHILBAH

Légende de S. Christophe.

Un puissant géant, dans le pays des païens, habitait sur le bord d'un torrent et portait à l'autre rive, sur son dos robuste, les voyageurs qui passaient par là, parce que les vagues furieuses ne souffraient pas de pont. Le géant se disait souvent qu'il est triste de se mettre ainsi au service du premier venu ! J'aimerais mieux me consacrer, corps et âme, au souverain de tous les mondes.

Un grand roi passa par là : « Allons vite, je suis le maître du monde ! viens, porte-moi, voilà de l'or ! » – « Je vais vous obéir d'autant plus volontiers, que je cherche précisément le souverain des mondes. » – « Je le suis ! » – Mon pays s'étend aussi loin que l'œil peut voir. Chaque jour je donne une fête. On me rend hommage de l'Est à l'Ouest... –

« Mais, mon ami, descend le courant, voilà l'ennemi qui m'épie. » – « Oh, roi, tu crains ? Tu n'es alors qu'un fantôme de roi ! Tu ne seras jamais le mien. »

Le diable se présenta hardiment : « Viens, porte sur l'autre rive le puissant Souverain de tous les mondes. » – « Voilà mon héros, » se dit le géant, il demanda aussitôt au diable : « Ne crains-tu pas d'ennemis ? Moi, craindre ? répondit en riant le diable, tu élèves là un singulier doute ! – Le monde m'est soumis et me sert avec crainte et tremblement... – Mais, mon ami, sois assez bon pour remonter le courant, car j'aperçois là une Croix que je ne vois pas avec plaisir. » – « Oh ! seigneur le diable, tu crains ? Tu n'es donc souverain qu'en apparence ; tu ne seras jamais le mien. » –

Un jeune enfant aux boucles blondes, aux joues de rose, arrive et demande d'une voix douce et caressante : « Porte-moi. » – « Volontiers, mais je crains que tu n'aies peur si mon bras venait à te lâcher. » – « Je n'ai jamais peur, je suis le maître du monde. » – « Regarde-moi, mon petit bout d'homme. J'ai si souvent été trompé que je ne te crois pas. » Et voilà que l'enfant pèse de plus en plus sur ses épaules, son poids l'accable et le courbe jusque sur les flots. « Qu'est-ce que cela ? – De ma vie je n'ai porté fardeau aussi lourd. » – « Tu portes le maître du monde. » Et lorsque le géant lève la tête, à peine en croit-il ses yeux. Une auréole resplendissante entourait la tête bouclée du jeune enfant et se réfléchissait tout à l'entour sur les flots, qui ressemblait à une liqueur de pourpre. De son œil jaillissait un éclat surnaturel – divin. Le géant le porte péniblement sur la rive. Alors il s'agenouille devant lui, lui baise la

main : « Tu es vraiment le maître du monde ; ô ! sois aussi le mien ! »

Le géant devient un pieux chrétien : ce fut S. Christophe.

[A suivre]

LE ROMANTISME ALLEMAND D'APRÈS GUERRE

dans l'œuvre de LEOPOLD ZIEGLER

Léopold Ziegler est né le 30 avril 1881 à Karlsruhe. Son œuvre reste méconnue en France, malgré tout son intérêt, faute d'un traducteur qui l'aurait introduite, comme lui-même avec la pensée de René Guénon qu'il a fait connaître en Allemagne³. C'est évidemment tout l'intérêt de cette étude critique d'aborder quelques thèmes privilégiés de Léopold Ziegler sous le rapport du romantisme allemand et singulièrement de Novalis – « Novalis, que M. Ziegler semble avoir pratiqué de bonne heure et appelle « l'Unique ». Il est mort le 25 novembre 1958.

Par Ernest Seillière

I. - La préparation du Romantisme allemand

Je donnerai souvent mon adhésion aux vues si pénétrantes de M. Ziegler sur l'histoire passée, présente et future du genre humain, mais je me sépare de lui, dès son point de départ, sur un trait essentiel de sa construction historique et philosophique, sur la définition de la religion. A mes yeux, la religion, conformément à l'étymologie latine du mot, est un effort pour se *relier* aux dieux (ou à Dieu), dans l'espoir de participer à la puissance divine au cours de la lutte vitale, après avoir, au préalable, conjuré la possible hostilité de cette même puissance souveraine à notre égard. La religion est

³ Cf. Léopold Ziegler : « René Guénon », *Cahiers du Sud*, n°174, juillet 1935 et Matthias Korger, « L'image de René Guénon dans les écrits de Léopold Ziegler et André Préau », in *René Guénon, l'appel de la sagesse primordiale*, CERF, 2016. Pour les lecteurs germanophones, cf. <http://www.leopold-ziegler-stiftung.de>. On lira, enfin, une intéressante étude de Sophie Latour : « L'archétype de l'androgynisme chez Léopold Ziegler », dans le *Cahier de l'Hermétisme* consacré à l'Androgynisme, Albin Michel, 1986.

un désir d'*alliance* entre pouvoirs immensément inégaux dont le bénéfice n'est que trop évident pour le participant humain du contrat. Et cela est encore vrai des religions les plus hautes dans lesquelles l'alliance ne saurait plus être cimentée que par l'attitude strictement morale de la partie impétrante.

Or, Ziegler définit la religion par une sorte de superlatif, déjà assez romantique en lui-même, de cette façon de voir. Il la regarde comme l'effort de l'homme pour *s'identifier* entièrement à la dignité divine, ou si l'on veut, pour *supplanter* les dieux. Examinons de plus près cette assertion.

1 – *Qu'est-ce que la religion ?*

Novalis, que M. Ziegler semble avoir pratiqué de bonne heure et qu'il appelle « *l'Unique* », a écrit dans *ses Disciples à Saïs* que si aucun mortel ne se sent capable de soulever le voile qui dérobe la déesse Isis aux regards profanes, *il nous faut donc devenir immortels*, et Nietzsche, néoromantique au premier chef, de l'aveu de la haute critique allemande, a parlé souvent sur le même ton : « S'il y avait des dieux, comment supporterions-nous de n'être pas des dieux ? » Écoutons les éclaircissements que nous apporte, sur ce point, le premier ouvrage important de M. Ziegler : *L'évolution des dieux*, au chapitre intitulé : *La tendance à la religion et les religions* (II, 789). L'auteur rappelle qu'il a successivement examiné dans son livre toutes les religions de l'Occident, mais, celles *des hautes classes* seulement (religion tragique athénienne, philosophique grecque, gnostique alexandrine, scolastique médiévale), jamais celles du peuple qui se reflètent dans le folklore. Or, à mes yeux, c'est précisément parce qu'il fait volontiers abstraction des primitifs et du peuple qu'il définit seulement les formes les plus affinées, les plus enhardies de la religion, celles où l'alliance supraterrrestre se revêt de ces couleurs flatteuses, la filiation, l'affection, enfin l'identification spirituelle entre Dieu et homme, au lieu de se réduire à quelque naïf traité défensif et offensif, comme le fétichisme initial.

Les religions des hautes classes, poursuit-il alors, nous ont manifesté une double tendance : d'abord celle de *dominer raisonnablement*, par des images et par des concepts, le monde réel et de le *dompter* par l'effort de la pensée – acquisition de puissance pour laquelle le sentiment de l'alliance divine suffit amplement selon moi, sans aller jusqu'à supplanter les dieux. – Puis, en second lieu, la religion serait aspiration évidente, essentielle, vers *la divinisation* de notre humanité propre, vers *l'autodivinisation* en un mot, et sur ce second aspect qu'il prête à la religion, notre penseur insistera non moins que sur le premier.

Oui, les religions européennes examinées par M. Ziegler montrent presque toutes un effort vers l'explication du monde, réalisée par des méthodes de plus en plus scientifiques. Mais cet essai d'interprétation se présente à l'état de mélange avec quelque chose de plus haut et de plus profond que lui, avec le vœu d'*élever à la dignité divine* la triste, dure et vide existence humaine. Telle serait essentiellement la tendance *religieuse* qu'on doit distinguer de toutes les autres dans la vie de l'âme. Sur l'échelle des êtres, *monter plus haut* de quelques échelons pour réaliser enfin sa propre divinisation, voilà ce que serait le penchant religieux. Être enfant, fils, ami, frère de Dieu, *ou mieux être Dieu en personne*, voilà le but. Mais il faut avouer que peu d'âmes religieuses ont confessé ouvertement clairement, *bravement* un pareil désir, soit par crainte des châtiments politiques ou ecclésiastiques qui menacent une telle expansion de la volonté de puissance, soit parce que ces âmes ont su mal discerner en elles-mêmes leurs véritables mobiles.

La religion expliquée par la tendance à l'Autodéification permettrait au surplus de mieux comprendre tout ce qui restait mystérieux jusqu'ici dans les manifestations religieuses du passé : sacrifices et prières, danses et ablutions rituelles, mystères éleusiniens et tragédie attique qui en dérive, messe et sacrements, extase et visions, conjurations ou exorcismes, ivresses et hallucinations. Mais je persiste à croire qu'un effort vers l'*alliance* de l'au-delà reste suffisant à fournir l'explication de ces choses, le vœu d'autodivinisation n'en étant à mes yeux qu'un paroxysme infiniment plus irrationnel encore. Loin de s'éloigner de la conception des dieux pour leur substituer l'homme divinisé, comme semble le croire M. Ziegler, le temps présent se forge chaque jour de nouveaux dieux pour les mettre au service de sa volonté de puissance, que ce soit la Nature ou le Monde, la Vie ou les Forces collectives personnifiées. Tout mon effort théorique depuis trente ans a eu pour objet de mettre ce fait instructif en relief.

Sa définition personnelle de la religion conduit M. Ziegler à proclamer que la religion proprement dite recule du même pas que la théologie, puis la science qui en est la forme contemporaine, avancent vers la connaissance du Vrai, du même pas aussi que le concept de Dieu progresse en pureté morale (ce qui est inattendu). Nous lisons dans *l'Évolution des dieux* (p. 812, et suiv.) qu'un dieu trop anobli ne peut plus être approché, encore moins « supplanté » sans doute. Avec les dieux d'Homère les relations étaient faciles. Le Grec du siècle de Périclès, qui désirait l'identification à Dieu, choisissait à son gré, dans les mystères en vogue, la voie capable de le mener à sa fin : rite orgiaque ou extase mantique, repas rituel ou bain sacré, incubation, onction, purification. L'un quelconque de

ces procédés sanctionnés par l'usage le conduisait bientôt à se réjouir de la paternité ou de la maternité du dieu, à s'asseoir au banquet de l'immortalité. Car les dieux de ce temps étaient des hommes, plus forts, plus *méchants*, plus passionnés, plus cruels, plus capricieux, plus *naturels* en un mot que les autres. On frayait avec eux sans contrainte.

Mais le monothéisme, avec son Dieu inaccessible, interdit à la religion vraie de trouver sa satisfaction légitime, bien que l'homme, en dépit des obstacles désormais dressés sur son chemin, ait continué de tenter courageusement son autodivinisation. Au prix de quels vertiges, contorsions, indécences, chacun le sait ! – Le Dieu qui *est* n'en reste pas moins l'ennemi du dieu qui veut *devenir*, c'est-à-dire de l'homme. Place, en conséquence, à la joyeuse volonté humaine de l'autodivinisation. Place à l'homme-Dieu ! – Tout cela est fort nietzschéen, comme on le voit : c'est l'effort vers le surhomme, mais compris dans le sens dionysiaque qui marqua les dernières années du prophète saxon. C'est une religion, si l'on veut. Ce n'est pas à mes yeux, *la* religion.

2. - *La mystique, patrimoine allemand.*

Après la religion, cherchons à définir la mystique. Dans le langage courant, elle est une religion, qui affirme plus nettement ses aspirations ou prétentions d'alliance divine, un superlatif de la religion ; et, par là-même, elle se rapproche de ce que M. Ziegler appelle la religion. J'estime que l'essence de l'une et de l'autre est la même. C'est aussi ce que nous apprend l'*Évolution des dieux* (p. 373 et suiv.) : « *La religion n'est jamais religion que dans la mesure où elle est, en outre, mystique !* » Les mystiques mettent seulement en entière évidence leur sentiment religieux, leur conviction d'alliance divine selon moi, leur vœu d'autodivinisation, suivant M. Ziegler. Il advient qu'ils l'affirment même avec trop de laisser-aller, et, dans ce cas, se voient notés d'hérésie par les Églises, soucieuses de maintenir quelque discipline sociale dans les rangs de leurs fidèles.

Telle fut l'aventure du religieux dont M. Ziegler semble vouloir faire le véritable inventeur de la mystique, qui serait, de la sorte, une création du génie allemand. Parmi les mystiques, en tous cas, le seul qu'il nomme habituellement de ce nom, est maître Eckhart von Hochheim, provincial des Dominicains dans son pays rhénan⁴. Nous venons de voir que peu d'âmes religieuses ont eu la *bravoure* de confesser ouvertement leur appétit d'entière assimilation ou

⁴ [Sur Maître Eckhart, cf. *Ainsi parlait Maître Eckhart*, traduit par Gérard Pfister, Arfuyen, 2014].

substitution à Dieu. La mystique allemande *trouva enfin la sincérité et la fidélité nécessaires à cet immense aveu*. Elle ne recula pas devant l'Église ou l'État, tout prêts à l'incrimination de blasphème. Nous devons donc la remercier d'avoir exprimé, « avec une certaine naïveté » (avec un orgueil débridé surtout, rectifierai-je) cette tendance éternelle de la religion qui est l'*autodivinisation*. Grâce à elle, les non-mystiques peuvent aujourd'hui comprendre le passé religieux de l'humanité, et peut-être, prévoir son avenir : elle nous apprend que *les dieux sont la concurrence pour l'homme qui entend bien devenir Dieu lui-même*, et par conséquent que les dieux sont un obstacle à la religion pure !

Quel a été, en effet, le thème des écrits de maître Eckhart ? Comme son quasi-contemporain, François d'Assise, il prêche l'imitation du Christ : mais non pas, avec le saint de l'Ombrie, l'imitation de sa vie évangélique. Non, il nous prescrit d'imiter sa qualité de fils de Dieu, d'*égal à Dieu* ! Eckhart se passe du prêtre et de ses sacrements : il demeure en étroite liaison avec les mystères, liturgies et magies de l'antiquité méditerranéenne. Sa doctrine commande la pauvreté la plus entière, mais surtout la pauvreté en esprit qui est le *détachement* des biens de ce monde. Le verbe grec *muô* d'où vient *mystique*, a le sens de *fermer les yeux* : la mystique, en tout temps, ne serait donc pas autre chose que de fermer les yeux sur les contingences de ce monde, comme il arrive dans le « sommeil-profond » du védisme. C'est avec le projet de cette grandiose « intériorisation » du précepte franciscain que le Moyen Âge approchant de son terme, la mystique allemande prend en mains le gouvernail du vaisseau dans lequel vogue alors tout ce qui reste de chrétiens authentiques.

La réalisation des enseignements mystiques d'Eckhart se fait, selon M. Ziegler, par deux mouvements successifs qui tiennent la plus grande place dans sa philosophie de l'histoire, car nous les retrouvons dans le Romantisme allemand, artisan de la religion future. Ce détachement de la réalité que prépare la doctrine eckhartienne de la pauvreté en esprit reviendrait à opérer *en soi* la *retraite* ou le *retrait* de toutes les existences dans l'Essence, de toute variété dans l'Unité, de toutes les forces extérieures vers leur centre commun. « C'est, prononce M. Ziegler la décision historique véritablement mondiale de *notre* Eckhart, d'avoir proclamé que ni le monde ni le Moi ne sont rien et d'être demeuré *insoucieux de tous les abus possibles, bien mieux vraisemblables*, d'une pareille affirmation. Il a eu cette force inouïe de décision, qui lui a permis de détruire par étapes régressives (*rückwärts*) les degrés des choses et les degrés du Moi qui leur correspondent, la double réalité extérieure et intérieure ». Et, à ce propos, M. Ziegler songe, dit-il, « avec un

saisissement de cœur, à ce Bouddha lointain qu'Eckhart n'a point connu, pas même de nom, bien que les Croisades eussent tourné à nouveau l'attention de l'Europe vers l'Orient et que la légende du Graal soit en partie védique. Le dominicain n'a rien su de son lointain prédécesseur monacal, et sa découverte sublime, la mystique allemande, prouva seulement que, selon un mot anglais bien connu qui souligne les parentés de race à distance, *le sang est plus épais que l'eau !*

Tel est donc le premier travail du mystique : un effort de repliement sur soi-même en vue d'une reprise de contact avec l'Essence créatrice. Mais, pour renouveler entièrement le mythe dionysiaque (d'anéantissement et de résurrection), auquel il se rattache sans le savoir, le mysticisme allemand du détachement et de l'entière pauvreté spirituelle doit procurer résurrection après l'anéantissement. Seule, affirme M. Ziegler, une âme débordante de force créatrice est capable de désirer le Rien ; c'est-à-dire l'anéantissement du Tout, y compris son propre Moi. *Elle n'a besoin du Rien que comme d'un point de départ entièrement primitif et nouveau.* Il lui faut toucher le tuf pour reprendre son élan vers l'extérieur. Aussi, le détachement n'est-il nullement le but dernier du mystique. Eckhart s'efforce bientôt de réintégrer la variété des forces de l'âme dans la simplicité de son fond, après avoir, en quelque façon (retenons cette métaphore révélatrice), *touché l'Éternel à son point d'entrée dans l'âme.* Alors, à ce mouvement régressif de l'âme vers son *origine incréée* (car Eckhart enseignait non l'immortalité, mais l'éternité des âmes), succède aussitôt un mouvement symétrique et *de sens inverse*, qui repart de cette origine pour tout développer à nouveau, de façon plus intense.

La mystique indienne compare l'allure des phénomènes qui constituent le monde (et se répartissent en créations successives, selon l'enseignement de ses penseurs), à la continuelle inspiration et expiration d'une haleine qui sortirait des poumons de Brahma. Eh bien, cette comparaison répond encore mieux à la façon de voir qui est celle de la mystique allemande. L'âme ne s'y ferme préalablement à toute forme sensible que *pour s'y rouvrir bientôt* tout entière. Si elle s'arrêtait au seul mouvement de recul, de sacrifice et de concentration par lequel on la voit débiter, la décision vitale du mystique de l'Occident se réduirait à celle du *Yogin*, de l'ascète brahmanique. Or, il fait mieux, car maître Eckhart ordonne à l'âme, après sa simplification initiale, *d'essaimer sans cesse à nouveau* dans la zone de la Variété et de se créer un monde à sa guise. Un peu plus tard, un autre mystique de sang germanique, Ruysbroeck l'Admirable, définira, lui aussi, la vie intérieure accomplie comme la mise en œuvre, tantôt intériorisant, tantôt extérieurement

conquérante, de la puissance divine dont l'homme parvient à se concilier les faveurs : comme le repos, puis l'activité de l'âme ; comme la suppression du monde *en vue de sa création renouvelée*, d'éternité en éternité. Tel est l'élément dionysiaque de la mystique allemande.

J'ajouterai que c'en est aussi l'élément préromantique, parce que le romantisme est mysticisme naturaliste en son fond, de même que le dionysisme nietzschéen. L'on retrouverait en effet, tout ceci dans le romantisme allemand d'il y a cent ans, en particulier dans l'œuvre théorique de Novalis qui est l'expression la plus révélatrice des propensions de l'école. Dans ces deux mouvements successifs, je vois d'ailleurs pour ma part, en premier lieu l'effort pour s'assurer l'alliance divine par une reprise de contact avec la puissance animatrice originelle : puis un élan vers la conquête du monde, appuyé sur la conviction d'une alliance supraterrrestre. Retenons avec soin cette conception d'un double mouvement dans l'ordre spirituel qui serait aussi le rythme du monde : concentration en soi-même (à la recherche de l'Alliance omnipotente), puis sortie conquérante vers le dehors avec des forces renouvelées (par le contact de quelque dieu). Elle se retrouve partout dans la remarquable, pénétrante et, au plus haut point, instructive philosophie de M. Léopold Ziegler.

[A suivre]

VIII. Ofterlieder.

Met. Wie selig bin ich, wenn. (2 Cor. 5, 17.)

<p>165. Ich sag es jedem, daß Er lebt Und auferstanden ist, Daß Er in unsrer Mitte schwebt Und ewig bei uns ist.</p> <p>2. Ich sag es jedem, jeder sagt Es seinen Freunden gleich, Daß bald an allen Orten tagt Das neue Himmelreich.</p> <p>3. Jetzt scheint die Welt dem neuen Sinn Erst wie ein Vaterland; Ein neues Leben nimmt man hin Entzückt aus Seiner Hand.</p> <p>4. Hinunter in das tiefe Meer Versank des Todes Graun, Und jeder kann nun leicht und hehr In seine Zukunft schaun.</p> <p>5. Der dunkle Weg, den Er</p>	<p>betrat, Geht in den Himmel aus, Und wer nur hört auf Seinen Rath, Kommt auch in Vaters Haus.</p> <p>6. Nun weint auch keiner mehr allhie, Wann eins die Augen schließt, Vom Wiedersehn, spät oder früh, Wird dieser Schmerz versüßt.</p> <p>7. Es kann zu jeder guten That Ein jeder frischer glühn, Denn herrlich wird ihm diese Saat In schönern Fluren blühn.</p> <p>8. Er lebt und wird nun bei uns sehn, Wenn Alles uns verläßt; Und so soll dieser Tag uns seyn Ein Weltverjüngungsfest!</p>
---	---

Novalis, p. 1772 † 1801.

D'un recueil de cantiques de l'Église évangélique du Württemberg, Stuttgart, 1843.

NOVALIS 2008 - Réception de Novalis en France

- 1 : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900.
- 2 : Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.
- 3 : Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.
- 4 : Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.
- 5 : « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.
- 6 : [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.
- 7 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.
- 8 : Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.
- 9 : [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.
- 10 : Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.
- 11 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.
- 12 : Saint-Marc Girardin, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.
- 13 : Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.
- 14 : Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.
- 15 : Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.
- 16 : Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.
- 17 : Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.
- 18 Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.
- 19 : Téodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.
- 20 : Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.
- 21 : Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.
- 22 : Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.
- 23 : Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.
- 24 : Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.
- 25 : Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.
- 26 : Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.
- 27 : Tancrede de Visan, « Novalis et le romantisme allemand », *Revue bleue*, 1909.
- 28 : Henri Lichtenberger, « La religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.
- 29 : Richard-Otto Spazier, « Novalis et les romantiques allemands », *La Nouvelle Minerve*, 1^{er} octobre 1837.

SOMMAIRE

Documents biographiques

- Au château d'Oberwiederstedt (Saxe-Anhalt).

Documents littéraires et témoignages

- Roger Gilbert-Lecomte et Arthur Adamov, « Le romantisme allemand », *Comædia*, 4 juillet 1942.
- *La Wartbourg* (suite), par la comtesse Ida de Hahn-Hahn, *Revue germanique*, novembre 1936.
- Ernest Seillière, « Le romantisme allemand d'après guerre dans l'œuvre de Leopold Ziegler », *Revue germanique*, 1905.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-18.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés

2006-2019